

## **Éthique des relations humaines** *Bodo von Plato*

**Qu'un conflit ou une communion prenne naissance entre ce qui survient entre les êtres humains, ce n'est pas le plus important, mais c'est plutôt se savoir s'il en naît une relation réelle. Bodo von Plato décrit des éléments d'une éthique de la relation au moyen de la métamorphose et d'une nouvelle détermination de valeurs, par la création de nouveaux lieux intérieurs.**

De manière analogue à l'enfant, qui perçoit son entourage et se forge sa personnalité en relation à lui, l'être humain était et est encore renvoyé à la médiation de valeurs éthiques par ceux qui l'entourent. Pour l'être humain individuel, cela a toujours été pénible jusqu'à aujourd'hui de reconnaître les jugements de valeur — à plus forte raison de les métamorphoser — lesquels l'imprègnent et agissent, en lui. Il est plus facile de concevoir et « plus normal » de s'adapter à un cadre normatif, qui prend pour prétexte ce qui est à concevoir comme bien et ce qui est à faire et à laisser [se faire, *ndt*]. L'idée d'une éthique qui, au delà des valeurs, se forment par dessus le marché chez l'individu et à partir de lui de manière rigoureusement nouvelle, voilà qui a préoccupé de nombreux penseurs du 20<sup>ème</sup> siècle. Hannah Arendt a produit une contribution particulière à ce sujet avec ses nombreux ouvrages et essais.

Elle présente d'une manière impressionnante la manière dont l'être humain se sert des prescriptions morales extérieures — et comment il peut, au-delà, les dépasser. Hannah Arendt montre comment prennent naissance dans l'évolution humaine, la volonté individuelle et la faculté qui lui est reliée de déterminer à partir des forces individuelles ce qui est « bien et mal ». Elle décrit le 20<sup>ème</sup> siècle comme une époque, dans laquelle eut lieu un changement profond. Il ne suffit plus, pour qu'une société fonctionne avec un visage humain, que l'individu suive des prescriptions morales transmises par les us et coutumes et la tradition — les déraillements totalitaires de sociétés hautement cultivées en sont un indice indubitable. L'évolution doit beaucoup plus viser à ce que l'être humain individuel crée son éthique individuellement, sans recourir à la société, mais en s'accordant pourtant avec un ordonnancement plus élevé. Elle ne parle pas en faveur d'un état anarchique, dans lequel il n'y aurait plus aucunes règles morales de valeur universelle, mais beaucoup plus elle a confiance dans un développement de l'être humain qui le rende apte à se créer lui-même ses valeurs morales, de sorte que celles-ci rendent possibles et portent sa propre vie et celle de son entourage de manière sensée. La proximité de son penser d'avec l'individualisme éthique de Rudolf Steiner se laisse aisément reconnaître ici.

Mais comment ce changement de paradigme est-il réalisable, tandis que ce n'est plus l'éthique qui détermine l'être humain mais au contraire l'être humain individuel qui la détermine ? Ce changement de paradigme est tout autre qu'allant de soi. Les premières difficultés se révèlent déjà lorsqu'un enfant commence à exprimer des opinions qui se distinguent de celles de son entourage. Une atmosphère parentale qui offre à l'enfant et à l'adolescent des intérêts exempts de préjugés et plus tard une attention critique, est un fondement important sur le chemin de la liberté. Dans ce contexte, le principe d'autodétermination gagne une valeur qu'il vaut à peine de surestimer. Il est constitutif à la pédagogie Waldorf et se trouve aujourd'hui bel et bien idéellement à la base de la pédagogie réflexive<sup>1</sup>, tandis qu'elle ne cherche plus à imprégner à l'être humain en train de grandir des modèles et des normes, mais elle voudrait éveiller en lui la faculté de prendre un jour réellement sa vie en mains et de contribuer activement à la configuration de la vie sociale.

---

<sup>1</sup> Au sens de Husserl, se dit de tout acte qui posant un vécu dans la sphère de la conscience réduite permet la saisie intuitive de son essence (relatif donc à la réflexion). *ndt*

Un regard réaliste sur la situation mondiale actuelle ne laisse pas apparaître, il est vrai, qu'un être humain individuel puisse créer des valeurs qui servent une « société ouverte » (Karl Popper), des valeurs qui puissent en effet la constituer. Nous semblons plutôt ne pas être dans la situation de garantir une justice sociale ni de préserver l'environnement et à plus forte raison de nourrir l'ensemble de l'humanité. Mais cette constatation n'est pas une raison pour jeter par-dessus bord la confiance dans l'individualité auto-créatrice. Il vaut beaucoup mieux de voir, précisément devant cet arrière-plan, quelle éducation, quelles expériences, quelles amorces scientifiques et artistiques encouragent la création, la formation des valeurs individuelles. C'est directement parce qu'aujourd'hui des fondamentalistes livrent un combat pour la conception du monde ou la religion « correcte », que se perdent des régions de guerre et de paix inextricablement entrelacées et que les courants de réfugiés ne cesseront pas, qu'une démarche gagne en signification qui construit sur des ordonnancements du monde personnellement élaborés et à la place de détermination étrangère, d'exclusivité et d'abandon, une intégration et une configuration participative. Où commence donc ce changement de paradigme ?

### **La transformation de la volonté**

Elle commence chez l'être humain individuel. Et le plus souvent elle ne procède en rien théoriquement, mais non plus sans une distanciation de soi-même, voire même irréfléchie. Cela commence souvent avec un événement de notre vie que nous n'avons pas attendu, quelque chose d'imprévisible. Quelque chose se produit, que je ne peux pas ordonner à l'horizon de mes représentations jusqu'à présent. Mes jugements de valeur habituels du bien et du mal, du beau et du laid, ne peuvent pas saisir l'événement intérieur ou extérieur — et celui-ci, ou ce cas, est tel que je ne peux l'ignorer. La quête de l'entendement commence. Avec celle-ci est liée l'expérience du néant. Tout d'abord, on ne peut pas supporter très longtemps cette expérience du néant — et donc l'incapacité de la mise en ordre. Sans cesse l'explication veut s'enclencher et mettre fin à la quête. Mais si le phénomène échappe opiniâtrement à l'interprétation, des événements n'ont cessé de se présenter dans ma vie, que je ne suis pas capable d'appréhender ou bien je m'expose, ma foi consciemment, par exemple dans la méditation, à quelque chose d'abstrus, alors commence une métamorphose, plus seulement dans le domaine conceptuel ou représentatif, mais encore une transformation s'installe dans la volonté. Cette transformation n'est pas toujours immédiatement remarquable et elle est tout aussi peu déterminée de l'extérieur par ma conscience, mais en relation avec les deux. Elle adopte — apparentée en cela au destin — la forme d'une nécessité et s'avère comme une liberté dans la mesure où nous avons la capacité de la reconnaître comme telle. Le fondement d'une éthique relationnelle repose en effet — comme celui de l'individualisme éthique — dans la volonté.

En procédant de celle-ci, — introduite par la vie ou bien par une pratique spirituelle, sous la forme d'une métamorphose acceptée et initialement reconnue — une nouvelle relation s'ouvre alors à moi-même, à mon semblable ou simplement au monde : je suis de moins en moins celui qui explique autrui et lui-même, d'après des raisons et lois données d'avance, de principes et d'idéaux ; je reconnais ce genre d'interprétation comme un mécanisme se déroulant de manière largement inconsciente, comme une détermination étrangère, quoiqu'elle semble totalement émanée de moi effectivement ; ce mécanisme d'interprétation m'apparaît bientôt comme un *ghetto*, dans lequel mon semblable et moi nous nous tenons enfermés.

À la place d'une apparente assurance du jugement survient et entre dans ce processus de métamorphose, outre un manque de sûreté inévitable — et peut-être même ne disparaissant jamais totalement — un intérêt croissant dans l'unicité, le caractère hétéroclite et la multiplicité de toutes apparitions, événements/processus et êtres. Cette incertitude n'est marquée en rien, par exemple, d'une absence de jugement — en effet, un besoin de jugement renforcé peut en surgir au contraire — mais bien à partir d'une préparation à remettre rapidement en cause des jugements et à en déceler leur

caractère provisoire et limité. Une prise de distance naturelle vis-à-vis de ses jugements et de ceux des autres s'instaure. Quelque chose devient perceptible comme un espace de liberté ou un espace de devenir, entre l'inconcevable et son appréhension cognitive, quelque chose qui auparavant apparaissait comme un néant. Le néant devient, dans la mesure où il peut être maintenu assez longtemps, un espace de liberté, dans lequel s'esquisse un lieu [intérieur, *ndt*].

La réévaluation ou transvaluation<sup>2</sup>, l'autre manière de fréquenter quelques phénomènes qui surgissent dans chaque vie, accélère et approfondit le processus de métamorphose de la volonté. Ces phénomènes ont tous à faire avec diverses dimensions relationnelles, avant tout avec celles à soi-même, à autrui, et à l'attitude vis-à-vis de l'entendement ou de la vérité. Dans cette mesure, ils peuvent être compris comme des exemples d'une éthique relationnelle, laquelle peut devenir le cœur d'un individualisme éthique.

### Trois renversements

**La solitude** — Une expérience fondamentale, un sentiment fondamental de l'être humain actuel c'est la solitude<sup>3</sup>. Nous tous sommes effroyablement seuls, souvent de la même façon que seuls l'étaient les mourants autrefois. Même les réseaux virtuels n'y changent rien, voire en effet, renforcent plutôt le sentiment, finalement d'être nonobstant seul. Habituellement la solitude est connotée négativement, nous tentons de l'éviter, de la fuir. Vue à la lumière, elle s'inverse. Hannah Arendt voit par conséquent dans la solitude la condition véritable d'une sociabilité se fondant sur l'individu conscient qui est en conversation avec lui-même : « La manière d'existence qui, cela étant, est présente dans cet entretien muet entre moi et moi-même, je veux l'appeler solitude.<sup>4</sup> » Rainer Maria Rilke considérait cela comme une aberration de l'amour lorsque les amants se masquent, l'un l'autre ensemble leur destin solitaire. Pour le poète, l'amour authentique devient le gardien de la solitude de l'autre. Avec ce genre d'amour, je ne m'efforce plus de faire cesser ma solitude au moyen de l'autre, bien au contraire : je me relie à ceux qui, non seulement respectent ma solitude, mais veulent la sanctifier et donc aussi la rendre possible. D'une souillure, la solitude devient une pierre de fondation d'une éthique relationnelle.

**Être étranger** — À partir d'un certain âge — disons aujourd'hui entre 12 et 14 ans — nous commençons plus ou moins à nous sentir étrangers. Tout d'abord à l'environnement qui nous appartient. Nous remarquons que nous en sommes différents, nous ne lui sommes pas pareils, nous ne lui sommes pas convenables. Plus nous choisissons nos entourages, selon nos goûts et activités, davantage nous remarquons que l'étranger demeure en nous et que nous pressentons que nous ne savons pas du tout qui nous sommes véritablement. Non seulement mon entourage m'est étranger, moi-même je suis étranger à moi-même. Albert Camus a décrit cet état insoutenable de la manière la plus impressionnante dans son roman *L'étranger*. Camus écrit ici un français sans mélodie, comme s'il prenait cette langue et chacun de ses mots avec des gants<sup>5</sup>, avec quelque chose qui l'éloigne donc infiniment de sa nature réelle. Non seulement le contenu désespéré, mais avant tout cette langue stérile, de potache et non mélodique, rend ainsi expérimentable le fait que l'être humain est un étranger. Dans la vie quotidienne nous mettons en fonctionnement toute une machinerie, pour ne pas nous sentir étrangers, pour nous adapter à oublier l'être dont nous sommes extradés. Uniquement pour ne pas devoir ressentir l'aliénation de l'être, des choses et de notre soi. Mais la compréhension et l'acceptation

---

<sup>2</sup> *Umwertung*, réévaluation au sens ordinaire ou bien « transvaluation », au sens philosophique, si c'est bien de cela qu'il s'agit concrètement ici. *ndt*

<sup>3</sup> Voir Adam Bittleston : *La solitude* (Traduction de l'anglais par Daniel Plasschaert) — chez Tournant Livres Collection Montaphilant, 15 rue George Clemenceau 75400 Chatou. *ndt*

<sup>4</sup> Hannah Arendt : « *Au sujet du mal, un cours sur la question de l'éthique* » Piper Verlag. *Note de la rédaction de Das Goetheanum*.

<sup>5</sup> Littéralement *mit Glacéhandschuh*, expression franco-germaniste à savoir : « avec des gants de chevreau » ou « avec des gants », *ndt*

de cette aliénation — au lieu de sa répression — s'avère, plus encore que la solitude, une progression durable qui peut nous rendre capables, aptes aux relations.

**La contradiction**<sup>6</sup> — Enfin, un troisième élément se révèle encore qui est ordinairement compris comme une qualité négative à surmonter. Sa transposition libère cependant un potentiel, aujourd'hui irrémédiable dans une société multi-religieuse et multiculturelle. Notre désir, c'est que le monde soit vrai, beau et bon. Nous-mêmes voulons être ainsi — et des pratiques inconscientes dominent le plus souvent pour apparaître nous-mêmes vrais, beaux et bons. Et pourtant : tout regard, passablement sincère sur nous, montre que nous nous trompons, que nous sommes ou agissons souvent de manière détestable et que nous faisons des choses déplaisantes. Peter Handke fait poser à l'enfant la question<sup>7</sup> : « Le mal existe-t-il ainsi que des gens qui sont réellement mauvais ? » Et la réponse « non ! » retentit en même temps. Nous ne sommes ni bons ni mauvais, mais capables des deux à tout moment. Et habituellement nous ne sommes pas prêts à nous reconnaître dans ces totalités, au milieu et avec toutes nos contradictions. Nous voulons nous tenir en accord avec nous-mêmes et nous exigeons cela aussi des autres ; nous avons de la peine à voir nos propres contradictions et à accepter aussi celles des autres. L'esthétique-(sociale) de Friedrich Schiller en vient au discernement que c'est carrément dans ses contradictions que l'être humain devient seulement et réellement beau. Quel est l'aspect de cette beauté — d'autant plus lorsqu'elle devient existentielle et sociale ?

Solitude, aliénation et contradiction, apparaissent comme trois domaines d'expériences que nous tentons généralement de voiler ou bien d'éviter. Dans le cadre d'une esthétique relationnelle, dans laquelle nous tentons d'imputer à autrui la plus haute importance et de configurer créativement des relations, nous devons, non seulement accepter ces trois expériences, mais encore aussi apprendre à les aimer. Qu'arrive-t-il lorsque nous commençons à aimer la solitude, l'état d'aliénation et la qualité de contradiction chez nous et chez autrui ?

### **Fragilité en tant qu'élément-clef**

Lorsque nous commençons à explorer ainsi ces expériences paradoxales et à les appréhender consciemment, nous en devenons d'une certaine façon vulnérables. Nous devenons fragiles. Nous ne sommes plus des héros ou des héroïnes. L'émotivité croît ; peut-être aussi la susceptibilité. Nous devenons impressionnables. Tout nous imprègne plus fortement. Aucune barrière sûre de jugement ne nous sépare plus de ce qui est étranger et de ce qui est inconcevable. Je deviens plus réceptif à la souffrance et à la joie des autres, mais plus réceptif aussi à tout ce qui est idéal. Une fragilité devient l'élément-clef d'une éthique qui nous ouvre à la vie imprévisible, au lieu de nous installer dans le connu, le passé ou bien la tradition, effectivement plus encore : cette vulnérabilité nous rend plus perméables à tout ce qui procède spirituellement.

Elle me rend prêt(e) à réaliser des expériences humaines et spirituelles. De quelle origine sont ces expériences, cela ne se laisse pas difficilement reconnaître à trois critères : l'expérience me rend-elle plus modeste ? me rend-elle plus libre ? me rend-elle plus conscient(e) de mes responsabilités ? Cet état de vulnérabilité indiqué ici, de réceptivité pour autrui, ne rend généralement pas l'être humain plus ouvert aux expériences spirituelles mais aux expériences humaines et spirituelles d'une façon qui peut répondre affirmativement à ces trois questions.

### **Trois métamorphoses**

---

<sup>6</sup> Aussi, au sens philosophique, l'antinomie. *ndt*

<sup>7</sup> Peter Handke : « Chant de l'être enfant ». *note de la rédaction de Das Goetheanum*.

Nous en arrivons à présent — à l'inverse des trois premiers phénomènes — à trois qualités, qui sont en général hautement appréciées, mais qui se métamorphosent ici au sens de l'individualisme éthique. Cela est peut-être une chose plus récalcitrante que d'accepter le désagrément d'une chose, car il s'agit ici de qualités avec lesquelles nous nous identifions tout à fait naturellement, mais qui perdent ici leur validité. Ces processus de métamorphose se déroulent selon le passage au travers du néant, que nous avons indiqué au début, ils ne deviennent probablement perceptibles qu'en relation avec la réceptivité et la fragilité.

**L'argumenter se métamorphose en évidence.** — Une déclaration qui est sensée prouver ou fonder une autre déclaration est un argument d'après la compréhension générale qu'on en a. Celui qui veut comprendre, cherche des explications et celles-ci deviennent des arguments, si d'autres explications leur font concurrence. Celui qui croit avoir raison, a besoin d'arguments pour procurer du crédit à ce qui lui semble correct. Une vie scientifique se déroule pour l'essentiel dans la discussion les uns avec les autres, à l'appui d'argumentations se trouvant en concurrence. Comme l'argument sur la logique, la certitude intuitive ou l'évidence est fondée sur la qualité de ce qui tombe sous le sens, elle se sert de l'examen qui conduit à une certitude intérieure, à la vie et l'expérience réflexive ; l'argument, par contre, a besoin de la critique et de la discussion, de preuve et d'avoir raison. L'évidence dans le sens pensé ici en vient à se rapprocher au plus près de la mathématique ou de l'art, lorsque des cheminements mathématiques mènent aux résultats intuitifs judicieux, dont le caractère correct ou erroné n'apparaît pas subjectivement ; et lorsqu'une œuvre d'art, au moyen de sa vertu esthétique met en mouvement l'âme qui la considère, au-delà d'éventuelles interprétations, au point d'en arriver à faire elle-même l'expérience de ce dont l'œuvre exprime. Une vie spirituelle ou sociale imprégnée d'arguments est par principe différente d'un discernement intérieur, reposant sur une contemplation intuitive immédiate, ce par quoi cette dernière aujourd'hui, [à notre époque, *ndt*] en vient seulement ensuite à avoir une portée légitime, lorsqu'elle est passée une fois au travers de la critique de l'entendement et du jugement. Lorsque quelque chose se trouve clairement devant nos yeux, toute argumentation perd alors toute signification. La propension à argumenter mollit comme ce sur quoi s'oriente notre vie devient décisif pour nous effectivement — et inversement.

**L'équité se métamorphose en asymétrie sociale.** — Il est encore plus difficile, au lieu de l'équité, d'ancrer dans notre conscience une asymétrie sociale. En général, nous souhaitons que tout ce qui se passe autour de nous, soit juste, donc dans un équilibre des divers intérêts et talents, et mène à une harmonie dans une vie ensemble. Mais la vie effective — et avant tout celle sociale — n'est certes pas toujours injuste, il faut bien l'espérer, mais toujours asymétrique, comme les doigts de la main ou bien nos enfants qui sont tous individuellement différents. Un enfant peut s'estimer heureux lorsqu'il est traité différemment par ses parents que ces frères et sœurs, si les parents ont un sens pour l'individualité et l'unicité qui ne se compare pas. Sans amoindrir l'égalité devant la loi et dans le droit, nous pouvons commencer à observer l'asymétrie sociale avec affection. Ce peut-il — autrement que dans le passé — qu'il devienne aujourd'hui de plus en plus important d'apprendre à voir et à comprendre l'asymétrie sociale, en correspondance avec l'être individuel et de vivre avec elle, au lieu de vouloir une équité sociale nivelante ? Cette question devient déjà dangereuse et tout d'abord certainement impopulaire, mais en étant pensée et prise en considération sérieusement modifiera fondamentalement nos relations inter-humaines, sans justifier pour autant ainsi les inégalités sociales<sup>8</sup>. Car une autre couche de l'inter-humanité devient ici expérimentable, tandis que l'un ne se détermine plus en comparaison avec l'autre.

---

<sup>8</sup> Non, bien sûr, mais disons simplement qu'elle est plus d'abord plus facile à envisager là où on est immédiatement plus « à l'aise » socialement. *ndt*

**La vérité se métamorphose en véracité.** — Enfin, nous surmonterons l'illusion de la vérité, non pas dans le sens d'affirmer tout d'un coup, comme cela arrive souvent aujourd'hui, qu'il n'y aurait pas de vérité. L'illusion en matière de vérité consiste dans le fait de penser pouvoir la posséder. Celui qui croit la posséder ou la représenter, abandonne son humanité dans cette outrecuidance, car la vérité est dans une autre dimension que notre essence humaine. Par contre, nous pouvons très bien exprimer notre position à son égard, nous pouvons la rechercher ou nous y efforcer. Nous devenons, à l'occasion, conscients de nos unilatéralités et de notre incapacité et plus nous nous approchons d'elle, davantage nous en mesurons clairement notre éloignement. La fidélité à l'égard de la vérité se métamorphose en une fidélité à soi-même et à nos quêtes — et nous en arrivons sur cette voie à la véracité. Nous découvrons l'art et la manière d'établir une autre relation qualitative à nos semblables. Nous ne demandons plus si quelqu'un défend la vérité ou bien s'il en vient à l'approcher, mais plutôt s'il est fidèle à lui-même et cela dans quelle mesure d'honnêteté possible vis-à-vis lui-même. Cette véracité approche le concept de vérité de Walter Benjamin pour qui ne pas dévoiler la vérité ne signifiait pas anéantir le mystère, mais au contraire, rendre justice à sa manifestation.

### **Fonder un nouveau lieu**

Notre intelligence croissante a fondé aujourd'hui des ordonnancements sociaux, dont la complexité dépasse les capacités de nos manières actuelles de comprendre. Mais au beau milieu de cette société du savoir et des masses — que l'on ne peut plus embrasser du regard, avec sa consommation absurde, sa production incontrôlée, avec sa misère et ses excès, — vit un individu insignifiant et fragile. Au moyen de sa faculté relationnelle, il dépend de lui de créer cependant une place qui n'a jamais encore existé. Ce lieu qui n'a pas encore existé, sera une création nouvelle.

En ce lieu, je deviens pour cela capable de remarquer quelqu'un dans sa solitude, comme s'il était pareil à moi, un étranger que je vois pour la première fois et que je veux accueillir amicalement en invité. Je l'invite, pour apprendre de lui. J'accueille autrui avec toute son étrangeté et son caractère de contradiction. Je ne méprise ni ses contradictions ni son discours de beau-parleur, je suis tout simplement attentif à ce qu'il dit et je l'examine avec affection et je l'encourage même à cela en le supportant et en le métamorphosant avec mes propres forces. Car tout cela c'est sa vie unique avec ses possibilités et impossibilités, qui n'existeront jamais une seconde fois<sup>9</sup>.

Si nous avons rencontré jusqu'à présent des êtres humains prépondérants, qui nous sont semblables, nous rencontrerons à présent des gens qui nous sont moins proches. Si nous commençons à aimer chez autrui la solitude, l'étrangeté et le caractère de contradiction, nous apprendrons aussi tout cela de nous-mêmes. C'est peut-être ce qu'il y a de plus difficile. Nous cessons alors de tomber en déséquilibre, parce que nous n'avons plus besoin de héros mais nous pouvons devenir une personne impressionnable et disponible, ouverte et réceptive — on pourrait presque dire que nous deviendrons en ce lieu plus féminins que masculins, plus réceptifs que productifs.

Ce qui valait autrefois, perd ici sa validité et la détermination grandit, en venant à ma rencontre depuis le futur, de m'améliorer. Le penser d'un Ivan Illich, à titre d'exemple, me devient ici audible qui reconfigura totalement ses idées, tout d'abord philosophiques-théologiques — eu égard aux débâcles de la seconde moitié du 20<sup>ème</sup> siècle — et devint non seulement un philosophe de la limitation de la croissance, mais se reconnut totalement sans sa scission entre tradition et futur indéterminé, en

---

<sup>9</sup> C'est ici que l'on peut reconnaître une puissance extraordinaire au Bouddhisme : jamais rien n'existera deux fois de la même façon : c'est une idée qui apparaît souvent chez Bodo von Plato ; voir : *On ne peut pas deux fois se baigner dans le même fleuve*, pour citer ici un article retentissant de Bodo von Plato [traduit en français sous le fichier IFBDP208.DOC, disponible auprès du traducteur] : voir : Source : Info Drei [http://www.info3.de/yems/artikel\\_1835.shtml](http://www.info3.de/yems/artikel_1835.shtml).

décrivant une nouvelle dimension du mal à la hauteur duquel peut se trouver uniquement une éthique radicalement individualiste : « Je vis par ailleurs dans un sentiment d'extrême scission. Je ne m'en sors pas sans tradition, mais je dois reconnaître que son institutionnalisation est la racine de quelque chose de mal qui va bien plus profond que tout mal que je pourrais reconnaître avec mon œil et mon esprit désarmés.<sup>10</sup> »

Lorsque ici ma certitude intérieure intervient, au lieu de l'argumentation, avec les paroles d'Illich : « à la place de la tradition institutionnalisée », je peux commencer ainsi à m'intéresser aux certitudes d'autrui. Ni lui, ni moi n'avons de raisons d'argumenter, de nous défendre ou de nous justifier. Il se peut que notre relation se tende, soit problématique, heureuse ou malheureuse, il se peut que nous puissions nous entendre ou pas — c'est totalement égal : sur l'arrière-plan de la solitude affectivée, de l'étrangeté acceptée et d'un sens esthétique pour le caractère contradictoire, l'occasion nous laisse l'opportunité d'apprendre à nous connaître et à découvrir que tout cela apparaît insignifiant. Une asymétrie sociale — un concept qui appartient peut-être au mieux au philosophe italien Giorgio Agamben — consiste ensuite dans le fait d'aller vers autrui de manière à ne plus le considérer comme une image de moi-même, ni souhaiter en corriger toutes les dissemblances, mais plutôt de l'accepter dans sa qualité d'être une autre espèce et de l'apprécier et, plus encore, de le vouloir comme tel. Et en ce lieu peut finalement surgir, comme tout naturellement à la place de la vérité, le courage, voire en effet, le désir de la véricité, le courage et le plaisir de la fidélité à soi-même : je n'exige désormais plus la vérité, mais je veux me regarder moi-même les yeux dans les yeux et voir les autres.

Ce cheminement, qui mène au travers du néant — comme indiqué plus haut — et le lieu auquel il conduit, ne permet pas seulement de créer une autre relation avec les autres êtres humains avec lesquels nous vivons, mais encore avec tous ceux qui ne séjournent plus parmi nous. Ceux-ci échappent à notre regard physique et nous restent pourtant — ainsi cela devient-il clair — étroitement unis. Dans cette alliance, ils nous permettent de comprendre des idées et formes de vie, qui ne nous sont pas aussitôt familières, de les approfondir et de vivre avec eux. Inversement une relation vivante avec les défunts soutient l'éthique relationnelle esquissée ici. Leur être-avec-nous, notre être-avec-eux consciemment nous permet d'entrer plus profondément et humainement dans la vie, dans le monde.

***Das Goetheanum* 6-7/2016.**

(Traduction Daniel Kmiecik)

**Ce texte provient d'une conférence que l'auteur a donnée en mai 2015 en France. La conférence fut rédigée par Louis Defèche, puis traduite en allemand par Peter Geiger et remaniée par Bodo von Plato.**

**Bodo von Plato est du *Vorstand* de la Société anthroposophique générale et du collège de direction de la libre Université pour la science de l'esprit au Goetheanum.**

---

<sup>10</sup> Ivan Illich dans « *Entretien* », Toroto 1990, pp.242 et suiv. *note de la rédaction de Das Goetheanum*